

dont j'avais follement compromis la fortune ! merci pour moi surtout, à qui vous ôtez un remords, un remords bien funeste ; à moi, qui suis malheureux par ma faute !

— De toutes les souffrances, celles causées par un malheur, ouvrage de notre imprudence, sont les plus cruelles, car le repentir les accompagne. Du reste, mon ami, cette leçon sévère vous servira désormais, j'en suis sûr ; vous n'irez plus chercher dans des spéculations douteuses, et qui ne sont qu'un jeu de hasard déguisé, des moyens de fortune que vous pouvez trouver dans le travail. Tâchez d'étendre vos relations, d'augmenter votre fabrication, de multiplier vos débouchés, de tripler vos affaires. Rapportez-vous-en à votre activité, à votre industrie, à votre intelligence pour accroître votre fortune ; mais ne l'exposez jamais à des chances aléatoires. Rappelez-vous le proverbe : *Qui va doucement va sagement, qui va sagement va longtemps.* Marchez d'un pas ferme, vous arriverez ; si vous courez, le pied peut vous glisser. Veuillez franchir un large fossé, vous avez autant de chance d'y tomber que de parvenir sur l'autre bord. Lorsque l'on veut bâtir, il faut d'abord établir solidement les fondations de la maison ; cette maison ne saurait s'élever, noble et brillante dans les airs, si elle ne repose sur des constructions que l'œil ne voit point, et dont l'ignorance ne soupçonne pas même l'existence.

— D'ailleurs, ce qui s'élève vite s'abat vite. Il ne faut qu'un coup de vent pour briser la tige de cet énorme tournesol, et sa tige ne dure qu'une saison, au bout de laquelle elle meurt malgré sa fleur splendide comme une couronne d'or, malgré sa haute taille, ses larges feuilles et ses apparences robustes. Au contraire, regardez ce petit arbrisseau ; il s'élève à peine au quart de la tige du tournesol. Eh bien ! ni le changement de saison, ni l'hiver, ni l'été, ni le temps, ni les mois, ni les années, ni les siècles, peut-être, ne prévaut contre lui... C'est que le tournesol a mis un mois à pousser si haut et si fort, tandis que le petit chêne compte déjà trois années d'existence. Il en est de même des fortunes.

Tandis que le vieux médecin parlait ainsi et qu'Emile l'écoutait silencieusement et reconnaissait la justesse et l'excellence de ses paroles ; une plainte lamentable se fit entendre sur le bord du chemin et les interrompit.

C'était un mendiant qui sollicitait leur charité et qui implorait une aumône des deux passants qu'il apercevait.

Emile tira de sa poche un peu de monnaie, qu'il jeta dans le chapeau du

pauvre. Le vieux docteur allait en faire autant, et déjà il puisait dans sa bourse, quand il leva les yeux sur celui qui tendait la main.

C'était un homme jeune encore, d'apparence chétive, mais dont la physionomie hâve ne laissait pas que d'exprimer de l'intelligence.

— Es-tu donc estropié et invalide, que tu fais un pareil métier ? lui demanda monsieur Delloye.

— Je sors d'un hôpital militaire où l'on m'a donné mon congé pour faiblesse de constitution, monsieur.

— Et tu préfères, à ton âge, mendier sur les chemins ; tu préférerais vivre de l'aumône qu'obtient ton importunité, et qu'on te jette avec dégoût, plutôt que de gagner honorablement ta vie par ton travail ? Tu marches dans un chemin qui conduit à la prison et au bagne ; pourtant, tu n'es pas fait pour suivre ce chemin-là, mon garçon.

— Que voulez-vous ? monsieur, je ne sais aucun métier ! Je suis un pauvre enfant trouvé, jeté par ses parents dans un hôpital, et qui, en sortant de cette maison n'a eu d'autre ressource que de s'engager. J'ai servi cinq ans, au bout desquels je suis tombé malade. Après avoir traîné dix-huit mois d'hôpital, en hôpital on m'a déclaré inhabile au service, et il m'a fallu, bon gré mal gré, recevoir mon congé, sortir de l'hôpital militaire et vivre à la grâce de Dieu, sans asile, sans savoir où porter mes pas, puisque je suis seul sur la terre. Manquant de métier, n'ayant pas de pain, il fallait me jeter à l'eau ou mendier ; j'ai mendié.

— Il te restait un autre moyen ; c'était de chercher à te créer un métier qui, sans te fatiguer, te permit de vivre. Tu es intelligent, tu raisonnes bien ; n'emploie point ces dons de la Providence à ta perdition. Tiens, voilà dix francs. Tu peux en faire mauvais usage si tu le veux, car il t'est facile de me tromper. Mais je te les donne d'abord pour manger et te loger ce soir ; puis, tu achèteras avec le reste un panier et un crochet ; tu ramasseras tous les mauvais papiers et tous les chiffons que tu trouveras dans les rues. Tu serais, à mon avis, bien maladroit si ta journée employée de cette manière ne te rapportait pas de dix à quinze sous. C'est plus que tu n'obtiendrais par la mendicité, et tu seras moins fatigué, je te l'assure, en suivant mes conseils qu'en brailant comme tu le fais sur le bord du chemin.

— La hotte remplie de chiffons, tu te rendras chez un des marchands qui achètent ces sortes de marchandises ; il te la paiera comptant ; tu dépenseras le moins possible et tu mettras de côté ce qu'il te restera. Au bout de quinze jours, tu auras à peu près

amassé ce qu'il te faut pour te diriger sur Paris, où ce genre de commerce est bien plus facile et bien plus lucratif. Écris-moi ensuite ; car, si je reconnais en toi un garçon qui mérite de l'intérêt, et non pas un paresseux mendiant, je trouverai moyen de te rendre encore mieux service. Voici mon adresse ; bonsoir.

En disant cela, le docteur passa son bras sous le bras d'Emile, et tous deux rentrèrent dans la ville.

Monsieur Delloye était loin d'avoir disponible chez lui la somme qu'il fallait à Emile pour le sortir d'embaras ; mais il ne se sentait point d'inquiétude sur les moyens de se la procurer, et, le lendemain matin, il se rendit chez un des notaires de la ville.

— Soyez le bienvenu, lui dit ce dernier en laissant là tous ses autres clients pour ne s'occuper que du vieux médecin. Quelle bonne fortune me vaut cette visite si matin ?

— J'ai besoin de trente mille francs, aujourd'hui même, répondit le docteur en s'asseyant. J'en ai besoin pour trois mois, pour plus longtemps peut-être. S'il est nécessaire, j'offre ma maison en hypothèques au prêteur.

— Il n'en est pas besoin, mon cher monsieur Delloye, car c'est moi qui serai le prêteur ; et sur votre signature, je vous offre, si vous le voulez, le double et le triple de cette somme. Je vais faire le reçu, vous me paierez quand il vous plaira.

— Pourquoi un reçu, et non point un billet à ordre ? je serais ainsi plus en règle à votre égard.

— Parce que, reprit le notaire en riant, parce qu'il s'agit ici d'un besoin éphémère de quelqu'un de vos amis, et que dans une semaine ou deux, peut-être, vous seriez très fâché d'avoir à payer six mois d'intérêt pour une somme dont vous pouvez n'avoir besoin que pour quinze jours.

Le médecin sourit, signa le reçu, prit les billets de banque du notaire, et vint trouver Emile que cette somme sauva ; car l'imprudent jeune homme, entraîné par la certitude qu'il faisait avait compromis presque toute la petite fortune de sa famille. Oh ! malgré l'indulgence de son vieil ami, qu'il souffrait d'avoir pu devenir aussi un joueur, sans s'en apercevoir, pour ainsi dire !

— J'ai blâmé Georges, pensait-il, parce qu'il s'est laissé entraîner à jouer en présence d'une table de jeu, et quand il était entouré de la séduction de l'exemple. Et moi ! moi seul ! de sang froid, entraîné par un aveugle amour-propre, j'ai joué, non point deux mille francs comme lui, mais le pain de ma mère de mes sœurs, et de mon père infirme. Mon Dieu ! comment pourrai-je jamais expier une